

Les Musiciens du Temps de l'Empire.

(Suite)

VIII

Le foyer de l'Opéra — Sa physionomie. — Ses habitués — Parseval Grandmaison — Souvenirs intimes d'une entrevue qu'il eut avec Napoléon. — Quelques aperçus de l'empereur sur la musique et la poésie — Un caprice de Martin. — Une représentation ajournée — Tribulations à propos d'une barbe. — Une erreur typographique. — Un duel.

J'ai déjà dit quelques mots du foyer de l'Opéra. J'aurai encore l'occasion de revenir sur ce sujet intéressant. Je ne veux pour l'instant que mettre en ordre quelques notes éparses. Aux personnes qui fréquentent nos salons les plus en vogue, je dirai sans hésiter rien de ce qui frappe vos regards ne peut vous donner une idée du charme, de l'animation de l'ancien foyer de l'Opéra, le rendez-vous de tout ce que Paris comptait de plus célèbre, de plus distingué, de plus spirituel, de plus élégant. Là régnaient à la fois l'égalité la plus absolue et la politesse la plus exquise. Figurez-vous les seigneurs coudoyant les artistes, les sommités de l'aristocratie causant familièrement avec les gens de lettres, les privilégiés de la naissance et de la fortune s'inclinant devant la supériorité du talent. Figurez-vous tout ce qui peut exciter l'intérêt de l'esprit sans affectation, du bon sens sans sécheresse, de la fantaisie sans folle excentricité, des épigrammes sans amertume, de la franchise sans rudesse.

Parmi les habitués, les plus assidus du foyer de l'Opéra, je citerai le marquis de Ximènes, le charmant vieillard à l'imagination toujours jeune, Bouilly, l'auteur si populaire des *Contes à ma fille*, et qui fut longtemps le collaborateur de Dalayrac, Champein, le compositeur aux fraîches inspirations, qui a fait *la hélomanie* et d'autres pièces ravissantes, De Jouy, qui doit au poème de *la Vestale* la meilleure partie de sa renommée, et le vicomte de Ségur, et le peintre David, et mesdames Armand et Branchu, deux illustrations de l'Académie impériale de Musique, et tant d'autres.

Un des littérateurs distingués de l'époque, Parseval Grandmaison, que l'Empereur à toujours honoré d'une confiance particulière, venait quelquefois animer ces réunions par des anecdotes qu'il contait à ravir. Un soir il nous intéressa vivement par le récit d'une conversation intime qu'il avait eue avec Napoléon. Je reproduis de souvenir cet entretien qui résume parfaitement les idées de l'Empereur sur la poésie et sur la musique.

"Quelque temps après mon arrivée d'Égypte, dit Parseval Grandmaison, je reçus l'invitation de me rendre au château. Je fus exact au rendez-vous. Le maître des cérémonies me reçut, et après m'avoir fait traverser des couloirs éclairés jour et nuit par des lampes, il m'introduisit dans un salon de médiocre grandeur et meublé sans beaucoup d'élégance. Les murs étaient décorés par des tableaux de l'école moderne, Napoléon était assis devant une petite table incrustée de porcelaine de Sèvres, et dont les pieds de bronze en triangle étaient richement ciselés. On voyait sur cette table quelques mets, entre autres des crépinettes, dont lui-même avait donné la recette à son maître d'hôtel. Son visage avait, par extraordinaire, une expression presque joviale.

"Il me parla d'abord, avec cette parole incisive et brève qui lui était si familière, de la grande publication qui se préparait alors sur l'expédition scientifique d'Égypte. Avec sa lucidité habituelle, il m'exposa ses idées sur ce travail auquel il attachait beaucoup d'importance. Puis, changeant brusquement de conversation, il me dit :

— Connaissez-vous l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck ?

— Sire, j'avoue à ma honte que je ne l'ai point encore vu représenter.

— Allez donc la voir. On vient de la reprendre à l'Opéra. Quel chef-d'œuvre, et comme la plupart des compositeurs actuels paraissent petits auprès de ce puissant-

génie ! Maintenant les poètes et les musiciens ont tout rapetissé. Corneille et Gluck savaient seuls faire parler les rois et les grands hommes. Mais vous autres, vous n'y entendez rien. Parce que vous savez faire des vers plus ou moins harmonieux et des morceaux de musique plus ou moins savants, vous vous croyez des gens fort habiles, des génies immortels. Tout cela n'est que la broderie de l'étoffe dramatique.

"Je l'écoutais attentivement, et ne pouvais lui répondre, car il ne m'en eût pas laissé le temps.

— Il faut à la poésie et à la musique dramatique de nouveaux éléments d'intérêt, continua-t-il, notre époque grandit, il faut que tout grandisse avec elle.

"Je ne dois pas oublier de dire qu'il coupait chaque membre de ses phrases saccadées par une gorgée de café, dont il paraissait savourer délicieusement l'arôme. Il acheva de vider la coupe en vermeil placée devant lui, puis se levant, il fit quelques pas dans le salon, et revenant à moi, il me dit d'un ton bienveillant :

— Vous êtes poète, et j'ai dû un peu flouer votre amour-propre. Allons, pas de rancune, seulement rappelez-vous bien ceci : il nous faut des conceptions larges, cette nécessité sera bientôt comprise, et j'en ai la certitude, l'art est à la veille d'une transformation.

"Sa physionomie familière redevint alors grave et sévère, et d'un signe de main il me congédia.

"Ces dernières paroles de Napoléon furent prophétiques. L'apparition presque simultanée des *Bardes*, de Lesueur, de *la Vestale* et de *Fernand Cortez*, de Spontini, vint démontrer la justesse de ses appréciations."

Les artistes en vogue, les ouvrages nouveaux, les premières représentations, étaient le texte inépuisable des causeries du foyer. On y racontait un soir une anecdote assez plaisante, la voici :

Chérubini avait fait recevoir *Lodoïska* à l'Opéra-Comique. Mais Martin, chargé du principal rôle, en retarda longtemps la mise en scène. Il exigea diverses modifications, et le compositeur dut souscrire à ses désirs. Enfin, après deux mois de répétitions et de remaniements, la pièce figura sur l'affiche. Chérubini se rendit le matin au théâtre, afin de s'assurer que les meilleures dispositions étaient prises pour la représentation. Qu'on juge de son désappointement lorsqu'il apprit que sa pièce ne serait pas jouée le soir. Il prit des informations plus précises auprès d'un des principaux employés de l'administration. La réponse fut que Martin n'était point encore satisfait de son costume. Chérubini courut immédiatement chez l'artiste, qu'il trouva entouré de trois ou quatre individus avec lesquels ils s'entretenaient. C'était des tailleurs. Le maestro remarqua sur une table dressée au milieu de la chambre des tuniques, des châles, des turbans, sans compter une multitude de barbes. Sitôt qu'il aperçut Chérubini, il s'écria :

— Ah ! mon cher, je suis bien aise de vous voir.

— Je venais m'assurer, lui dit le maestro, si une indisposition subite vous empêchait de chanter ce soir. Mais je m'aperçois, à votre figure et à l'éclat de votre voix, que vous vous portez à merveille. Quelle raison me donnez-vous pour justifier un ajournement qui me paraît sans motif !

— Comment, sans motif ! .. Vous ignorez donc que je n'ai pas encore complété mon costume ! .. J'en ai bien la plus grande partie, mais la plus essentielle me manque :

— Quoi donc ?

— La barbe !

— Mais il me semble que vous n'avez que l'embarras du choix.

— En voici plus de quinze que Michelet m'a fait essayer, aucune n'a le genre des nuances que j'exige.

Là dessus, il tâcha de prouver à Chérubini que sans une barbe convenable, il ne pouvait jouer son rôle avec quelque chance de succès. Le maestro eut beau le presser, ce ne fut que huit jours après qu'il parut sur la scène avec une barbe de son goût.

Parmi les gens de lettres qui fréquentaient le foyer de